

A mes amours.  
A tous ceux que j'aime.



Marie

# Des jours à part

*Recueil de nouvelles*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-5042-2

Auteure : Marie-France Salvia Courville

Couverture : Aquarelle de l'auteur

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## **Le grand huit**

C'est une vie réglée, une vie sans surprise, la vie de Maître Loboïs, notaire à Ste Eulalie

Tous les jours de la semaine, levé avec le soleil, il enfle son survet, chausse ses tennis et rejoint le bois au bout de la route pour une demi-heure de jogging à petites foulées lentes, en prenant le temps de respirer profondément. De temps en temps il s'arrête, prend appui contre un arbre, fait quelques étirements puis reprend le chemin. Une demi-heure, ni plus, ni moins. De retour à la maison, il prend sa douche, enfle un costume cravate, avale un rapide petit déjeuner, embrasse sa mère et sort.

A huit heures quarante-cinq il pénètre dans l'étude : un quart d'heure pour ouvrir les volets, remettre la machine à café en route, vérifier que tout est en ordre dans les bureaux. Un point avec la secrétaire et avec ses adjoints, les clients à

recevoir, des dossiers à étudier, des visites de propriétés à vendre, la routine.

Il a repris le cabinet de notaire de son père qui l'avait repris de son grand-père. C'est LE NOTAIRE de Ste Eulalie, personnage reconnu, indissociable de la vie du village, de toutes les manifestations, de toutes les cérémonies. Une clientèle fidèle, familiale, amicale, des personnes qui pour beaucoup l'ont connu enfant. Confident, conseillé, il s'occupe des héritages, des mariages, des divorces, des ventes immobilières. Il est ou finit par être au courant de tout sur tout le monde.

Il a toujours su qu'il serait notaire, une vie offerte, un chemin tout tracé, ça ne se refuse pas Il ne s'est pas posé la question, ça coulait de source. D'ailleurs il aime sa vie, il s'y sent à sa place, utile, incontournable, voire indispensable. Il se mariera, sur le tard comme son père, avec une femme plus jeune comme sa mère, qui le chouchouera quand il vieillira, il aura un fils et la lignée continuera.

Ce jour-là, il eut du mal à travailler, il faisait chaud, sa fenêtre était ouverte, il se laissait distraire par un chant d'oiseau, le soleil qui jouait à cache-cache avec les feuilles du cerisier fleurs, les cris des enfants dans la cour de l'école. Ce n'était pas

son habitude pourtant. Il faut dire que la rédaction de l'ixième testament de monsieur Lejeune déshéritant cette fois son neveu au profit de la nièce qu'il avait déshéritée deux ans auparavant ne l'enthousiasmait pas. Et ce fut ce jour-là, où l'enfant insouciant, qu'il avait été, avait pris le pas sur le notaire qu'il était devenu, ce fut ce jour-là que Mme Blaise vint lui confier ses bijoux. Bien sûr, il tenta de lui expliquer que ce n'était pas son rôle mais ce matin-là il n'était guère combatif, et puis comment refuser ? C'est qu'elle avait de l'autorité son ancienne institutrice, et de l'influence sur lui ! Elle ne lui avait pas laissé le choix : elle était hospitalisée le lendemain et ses bijoux seraient mieux dans son coffre que chez elle, elle en avait décidé ainsi, il avait donc obtempéré.

Or, elle ne se réveilla pas après l'opération, et les bijoux restèrent dans le coffre. Il ne s'en formalisa pas : La nièce viendrait pour l'ouverture du testament, il les lui remettrait à ce moment-là.

La nièce vint, le testament fut lu, il ne faisait pas mention de bijoux, et la nièce n'y fit pas davantage allusion. Elle ne savait peut-être pas que sa tante avait des bijoux. C'était donc à lui de le lui dire. Mais voilà, il les avait sur le bout de la langue, ces bijoux, il sentait les mots, là, prêts à sortir, mais ils

ne sortaient pas, ils formaient même des phrases, mais ces phrases restaient bloquées, prisonnières !

A certains moments des bouffées de chaleur l'envahissaient, il avait la gorge qui devenait sèche, le cœur qui battait fort. La nièce vit bien qu'il était mal, mais elle savait combien il était attaché à son ancienne institutrice, elle savait que sa tante avait elle aussi une profonde affection pour lui, elle concevait qu'avec son décès c'était une partie de son enfance qui disparaissait ! Elle le remercia pour tout.

Il ne se souvint pas de l'avoir raccompagnée. Mais oui, bien sûr, il l'avait raccompagnée ! Mais quand il se retrouva seul dans son bureau, les mains moites, le sang battant à toute allure dans ses tempes, la nièce était partie, et les bijoux étaient toujours là, en face de lui, dans son coffre !

Les jours suivants furent difficiles, son rythme de vie était perturbé, il lui arriva de se tromper de chemin pendant son jogging et de dépasser la demi-heure prévue, d'oublier de mettre la machine à café en route le matin et, plus grave, il mélangea des documents de la vente du salon de coiffure avec celui du décès de la veuve Méricourt ! Il ne se comprenait plus, ne se reconnaissait plus.

Pourquoi avait-il fait ça ? Mais qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Il lui était impossible maintenant de rendre les bijoux, comment se justifier ? Et si elle revenait la nièce, que dirait-il ? Qu'il n'y avait pas pensé ! Il avait le sang qui lui montait à la tête, la respiration qui s'accélérait, il avait l'impression que son corps se vidait comme lorsqu'il était enfant pendant la descente du grand huit de la fête foraine.

Le temps passa, les bijoux restèrent dans le coffre. Et petit à petit les angoisses diminuèrent, la vie reprit son rythme normal, et le grand huit ne l'emporta plus dans sa descente vertigineuse !

Quelques temps après, survint le décès de la vieille Portin. Pas de famille à qui léguer ses quelques biens, si peu : pas de biens immobiliers, pas de terre, pas d'objets de valeur, juste quelques bons du trésor au porteur qu'elle lui avait confiés en lui demandant de rédiger une donation à l'église. Le document était prêt, sur son bureau. Il aurait dû le lui faire signer depuis quelques jours déjà, mais la vieille femme était malade, il ne voulait pas l'ennuyer avec ça, il préférait attendre qu'elle se rétablisse.

Malheureusement elle mourut avant d'avoir signé ! Pas de testament, pas d'héritage, aucun legs à l'église ! le curé s'étonna et s'en ouvrit à Maître Loboïs. Il n'avait que son tiroir à ouvrir pour y prendre la clé, aller au coffre et donner les bons à Monsieur le curé ! C'est ce qu'il fallait faire, ce qu'il aurait dû faire mais encore une fois son corps se désolidarisa de son esprit, ce fut comme si son cerveau s'était échappé par la fenêtre ouverte et qu'il se prélassait, là-haut, sur un nuage, douillettement installé dans l'évanescence duveteuse. Il entendait le curé parler sans vraiment l'écouter. Il finit par s'entendre prétendre n'être pas au courant, il s'en effraya et se retrouva dans le grand huit illico.

Dans le village on s'étonna de cette parole donnée puisqu'il n'y avait rien. Ça alimenta les conversations jusque dans le café où se rassemblaient les hommes le dimanche matin pendant que leurs femmes étaient à la messe. Le grand huit s'accéléra ! Et il aima ça !

Alors il fit en sorte d'y remonter souvent ...

Il fut même obligé d'acheter un deuxième coffre.

Il avait deux vies à présent Maître Loboïs, une vie costume cravate, respectable et respectée, sans histoire, et une vie « grand huit » tellement plus imprévisible et palpitante. Il passait de l'une à l'autre avec gourmandise sans imaginer renoncer à l'une des deux.

Survint la mort du vieux Léonce. Le bonhomme, un grincheux, vivait seul dans une immense propriété. La famille avait eu son heure de gloire, mais le vieux s'était fâché avec tout le monde et même avec son fils qu'il n'avait pas vu depuis au moins vingt ans et qui vivait là-bas au bout du monde, en Australie. Il n'était, bien sûr, pas venu à l'enterrement. Tout s'était réglé par courrier, le notaire s'était occupé de tout, le fils n'avait eu qu'à empocher le chèque. Une seule exigence : remplacer la poignée de cailloux que son pingre de père avait fait mettre sur la tombe de sa mère par une sépulture en marbre qu'il avait choisie avec soin, et payée par avance au notaire. Celui-ci tarda à contacter le marbrier, il remit au lendemain, à la prochaine semaine, il avait toujours plus urgent à faire. Et il remonta dans le grand huit.

Aussi avare que le père, le fils ! Ça fit jaser dans le village. Laisser la tombe de sa mère dans cet

état, une honte ! Surtout après avoir empoché le magot ! Parce qu'il en avait un gros le vieux ! Et encore, on ne savait pas tout ! Une honte !

Mais bon, cela avait peu de chances de parvenir aux oreilles du fils, là-bas dans le bush. Ça gâcha un peu la sensation grand huit.

En Australie, c'est bien connu, les boomerangs reviennent vers ceux qui les lancent. Une année plus tard, pas vu pendant vingt ans, voilà le fils Léonce qui débarque !

Surpris, le fils, lorsqu'il se rendit au cimetière. Surpris, lorsqu'il se renseigna auprès du marbrier. Surpris, par ce qu'il entendit ici ou là, car les méchantes langues s'en donnèrent à cœur joie, les vieilles histoires, les doutes, les interrogations ressortirent. Le notaire tenta de s'expliquer : « pas eu le temps mais pas oublié, allait le faire ». Un an, il avait eu un an, c'était la seule réponse du fils qui porta plainte.

Cette plainte en appela une autre, puis une autre, perquisition fut ordonnée, les coffres ouverts livrèrent leurs secrets.

Et c'est ainsi Mr le président que mon client se retrouve devant vous. Mais mon client n'a rien volé ! On a pu constater qu'il n'avait touché à rien ! Ce n'est pas du vol ! Mon client n'est pas un voleur ! C'est lui-même qui a appris à la nièce de Mme Blaise qu'elle avait des bijoux dans le coffre. S'il avait voulu les garder, pourquoi le lui aurait-il dit ? Et le curé ! Comment aurait-il su, lui, que les bons du trésor lui étaient destinés ? Il a seulement tardé à joindre les propriétaires, pris par d'autres tâches plus urgentes. Tous ces biens, il les a gardés précieusement en attendant de pouvoir les donner à qui de droit. On peut juste l'accuser de négligence, d'étourderie, mais sûrement pas de vol ! On pourrait même dire qu'au contraire, il a été le conservateur de tous ces biens.

Et à bien y regarder, n'est-ce pas là le rôle d'un notaire ?

## Terre de taiseux

Elle roulait, elle ne pensait pas, elle roulait. Bonne ou mauvaise, elle avait pris la décision et maintenant elle se consacrait à sa conduite. Là-bas elle verrait ce qu'elle ferait, elle ne savait pas ce qu'elle retrouverait, il y avait si longtemps...

Hier, elle enterrait son père et aujourd'hui elle tenait sa promesse, même s'il n'était plus là, avec elle. Elle ne pouvait pas attendre encore, elle ne pouvait plus reculer, elle le lui avait dit, là-bas au cimetière : "*Demain papa, demain nous irons*". Elle avait prévenu au bureau, il devrait faire sans elle, sinon les dossiers attendraient. Pierre, l'avait tenue serrée dans ses bras, sans rien dire, lorsqu'elle hoquetait "*Je n'y suis pas allée, je n'irai plus jamais avec lui, plus jamais, plus jamais...*". Il fallait qu'elle y aille, il le lui avait dit, il se débrouillerait, il en avait l'habitude lorsqu'elle

partait en déplacement, il faisait sans elle. Oui, il irait peut-être manger chez un des enfants. Il voulait seulement un coup de fil tous les soirs.

Elle n'avait pas pris l'autoroute, mais comme dans son enfance lorsqu'ils partaient avec ses parents, elle roulait sur la nationale.

Ils y allaient en vacances tous les ans, quinze jours, puis ils descendaient dans la famille maternelle, et, c'était à chaque fois, une expédition. Il y avait les bagages que sa mère commençait à faire huit jours avant, elle faisait des listes pour ne rien oublier. Il y avait les petits cadeaux que l'on achetait pour les grands parents, mais aussi pour tante Jeanne, la sœur aînée de son père, beaucoup plus âgée que lui et dont il disait qu'elle avait été sa petite maman. Tante Jeanne dont la peau était si douce lorsqu'on l'embrassait, tante Jeanne qui l'appelait sa "jolie princesse".

La veille du départ son père faisait le coffre, et bien sûr, on emportait toujours trop de choses, et quand le coffre était plein, on en mettait sur la place arrière à côté d'elle, et parfois à ses pieds, puis, aux pieds de maman la glacière avec le piquenique du midi. Il rouspétait son père, mais on avait toujours réussi à tout emporter ! Elle sourit en pensant au sac à l'aise dans le coffre derrière elle.